Chapeau de drap gris, garni d'une bande bleue et d'une plume. Encore une des dernières modes de la saison.

TEMPERATURE

Du 27 novembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	56	13
Midi.....	60	16
3 P. M.....	60	16
6 P. M.....	56	13

Bureau météorologique.

Washington, 27 novembre — Indications pour la Louisiane — Temps beau mardi et mercredi; vents variables.

OPINIONS ALLEMANDES.

Dans un article très remarqué, la *National Zeitung* a dit récemment que tous les pays civilisés détestent l'Angleterre, et que même ses plus chauds partisans l'abandonnent.

"Afin de rendre plausible le voyage de l'Empereur, on est obligé d'insister sur le fait que l'invitation est acceptée depuis longtemps. Si l'opinion publique allemande considère le voyage de l'Empereur comme un malheur, ce n'est pas seulement parce qu'elle condamne la guerre contre le Transvaal, mais aussi à cause de l'attitude brutale et perfide de l'Angleterre à Samoa, qui fait qu'on se demande maintenant, en Allemagne, si la convention anglo-allemande relative à l'Afrique n'est pas un marché de dupes forçant l'Allemagne à combattre sur terre les ennemis de l'Angleterre, tandis que celle-ci se dispenserait de défendre les intérêts de l'Allemagne sur mer.

"Que l'Empereur, conclut la *National Zeitung*, aille donc voir sa grand'mère, mais espérons qu'ensuite le gouvernement allemand ne laissera subsister aucun doute sur le caractère de la visite qui ne modifierait en aucune façon la neutralité de l'Allemagne à l'égard des belligérants".

—Le *Berliner Tageblatt* a publié une lettre de Constantinople, selon laquelle des émissaires musulmans parcourent l'Egypte et les Indes. On croit qu'ils préparent un soulèvement qui éclaterait d'une façon formidable, à la première nouvelle d'une défaite au Transvaal.

—Le *Lokalanzeiger*, après avoir confirmé la prise de Mafeking, dit que si l'Angleterre est battue une seconde fois par les Boërs, ce sera la fin de son prestige.

"Espérons, s'écrie-t-il, que les Boërs seront vainqueurs.

NOS AMELIORATIONS PUBLIQUES.

Une remarque qui n'est pas nouvelle—elle a été faite maintes fois dans les villes grandes et petites des deux mondes — mais qu'il est bon de renouveler, de temps en temps, parce qu'elle révèle une des faiblesses les plus communes aux gouvernements municipaux.

On a remarqué que, à la veille des élections locales, le zèle des fonctionnaires qui aspirent à une réélection redouble; ils ont eu des éclats de dévouement de nature à électriser les populations et à enlever d'emblée toutes les voix. Malheureusement, le grand jour du scrutin arrivé, s'ils ont le malheur d'être battus, toute cette activité tombe, tout ce zèle s'évanouit et fait place à une négligence, à un *far niente* qui est le fruit de la nonchalance qui nous est naturelle à tous, quand elle n'est pas enfantée par la malveillance et le dépit d'avoir été battu; souvent, on en arrive, inconsciemment, sans s'en rendre exactement compte, à empêcher les autres de faire ce que nous n'avions ni le pouvoir, ni l'intention de faire nous-mêmes.

Heureusement nous n'en sommes pas réduits là. Il règne dans notre conseil municipal la même activité qu'auparavant, et les améliorations se poursuivent avec autant d'ardeur que par le passé, malgré l'interrègne qui va durer jusqu'à l'entrée en fonction de l'administration nouvelle. Cet interrègne, il est inévitable. Il est difficile, en effet, à un gouvernement frappé d'échéance de commencer une entreprise, d'entamer un travail de longue haleine, sans savoir si les successeurs ne déferont ou ne modifieront pas considérablement son œuvre.

C'est ce qui arrive en effet, en ce moment où l'on se borne aux travaux de routine. Mais l'esprit des affaires n'a pas changé; tout suit son train ordinaire, dans les différents services publics, surtout dans le plus important de tous, celui des améliorations et des travaux publics, sur la rive droite comme sur la rive gauche du fleuve.

Nous voyons avec plaisir que l'on s'occupe un peu plus du second district qu'auparavant. C'est un progrès sérieux. Nous espérons que l'on ne l'arrêtera pas dans sa course, attendu que la prochaine administration compte faire de grandes choses et achever de transformer notre métropole.

LE RÊVE —DE— BONAPARTE

Le grand Empereur a soulevé la dalle de son tombeau....

Du fond des Invalides, les vieux écloppés de Sébastopol, de Magenta, de Solférino, de Reischoffen, de Coulmiers, de Madagascar sont accourus. Rangés autour de lui, telle une couronne de gloire et de lauriers, ils sont au port d'arme; il leur semble qu'une fois encore ils vont marcher à l'ennemi, commandés par le grand victorieux. Et Bonaparte, qui paraît apercevoir quelque chose d'immense dans les lointains de l'atmosphère, tout à coup se redresse et prononce ces paroles:

«Soldats,

«Vous avez donné votre vie pour le pays.... Pour lui, vous vous êtes fait mutiler.... Vous aimez la patrie.... C'est vous que j'ai choisis pour me servir de porte-voix et pour aller porter mes instructions à cette France que j'ai fait tant de fois passer jadis à travers le monde comme un torrent irrésistible.

«Or, voici ce que vous lui direz:

«L'Anglais, l'éternel ennemi, celui qui t'a vaincue, car me vaincre moi c'était de vaincre toi! L'Anglais de Trafalgar et de Waterloo plie sous l'énergie d'un petit peuple de (800,000 habitants). Les mercenaires de la vieille reine reculent, se débandent; les officiers tombent pour sauver l'honneur d'un drapeau que ces mercenaires n'ont pas le cœur de défendre; Albion ne se bat plus.... Albion se meurt.... Et toi France, tu regardes et tu ne bouges pas!

«Quel est donc le sang qui coule dans tes veines!

«As-tu oublié que j'ai bataillé vingt ans pour te délivrer de son joug économique! Que j'ai vaincu à Iéna, à Austerlitz, à Eylau pour châtier non pas le Prussien, non pas le Russe, non pas l'Autrichien, mais pour anéantir l'Anglais? As-tu oublié que ta dernière gloire, la plus pure de toutes, celle qui a éclairé cette fin de siècle d'un rayon de grandeur et d'espoir, la gloire de Marchand et de sa bande de héros, t'a été ravie par ce peuple de négociants!

«Et si tu n'as pas oublié ces douleurs qu'attends-tu pour te venger?

«Jadis à Boulogne j'avais réuni une armée.... Sous leurs yeux, malgré leurs croiseurs, je l'exerçais à les envahir. Quelques jours de plus et je jetais 100,000 hommes dans leur île.... Aujourd'hui 20,000 suffiraient pour les museler.... Leurs vaisseaux sont au bout du monde; les tiens sont là. Ils emporteront tes transports qui en moins de 24 heures débarqueront dans l'île exécrée les fils de mes anciens grenadiers!

«France, aux armes! Ce n'est pas à une conquête que je te convie; c'est à aller donner une formidable schlague à ces insolents! République, souviens-toi de Hoche! France, souviens-toi de Bonaparte!»

Il dit, et après avoir promené un long regard inspiré sur les parois de marbre de l'immense coupole, le grand Empereur s'affaissa de nouveau dans sa tombe et disparut....

C'était à la nuit tombante. Des rayons égarés d'un soleil éteint filtraient à travers les vitres immenses. On eût dit que le reflet de quelque gloire tenace ne pouvait pas se décider à s'effacer. Les vieux écloppés demeuraient figés....

Quelques heures plus tard, une immense sonnerie de clairons retentit entre les quatre murs du palais. Les vétérans avaient revêtu leurs plus beaux uniformes; ils s'en allaient clopin-clopant crier la guerre aux quatre coins de Paris.

A la vue de ces braves, Paris se réveilla.... Sus à l'Anglais! De toutes les poitrines ce ne fut qu'une malédiction: «Sus à l'Anglais! Sus à l'Anglais!» Les vieux juraient de mourir, les jeunes juraient de tuer. Et les jouisseurs, les vendeurs du temple, les internationalistes se faisant justice, disparaissaient par enchantement, comme s'ils avaient eu honte de détenir le pouvoir, alors que la France était décidée à tremper dans le sang anglais son épée vengeresse! Et les mères, et les filles, et les amantes excitaient les fils, les frères, les amants à la mort pour la patrie humiliée, à la vengeance aussi, suprême plaisir des dieux et des femmes!

Ce soir-là, l'âme de Bonaparte avait dans un effort suprême pénétré de nouveau l'âme de la patrie.... Le siècle, après avoir vécu de lui, expirait en lui!

Trois mois plus tard, le 10 février 1900!

L'armée anglaise a été jetée à la mer! Les Boërs sont à Durban, à Port-Natal, établis maîtres! Ce sont eux qui exploitent les mines de diamant du Cap. Les Etats-Unis d'Afrique sont fondés!

Qui a opéré ce miracle?

Quelques hommes de cœur, des courageux que ni l'or ni le négoce n'avaient déprimés! Des hommes qui ont cru en Dieu et en leur patrie! Suprême leçon! Admirable revanche de la sensibilité germanique, on pourrait presque dire de la sensibilité latine contre le scepticisme anglo-saxon! Et l'Europe toute entière s'est reprise, battant des mains, applaudissant au triomphe du droit! L'Allemagne a laissé faire; la Russie a laissé faire; l'Italie a laissé faire! Tous les civilisés se sont réjouis....

Et vers le même temps, un beau soir, dans une demi-brume, quarante transports français, réunis à Boulogne, se sont échappés et ont cinglé vers l'embouchure de la Tamise.... Ils portaient 20,000 pantalons garance et 40 canons. Vingt cuirassés leur servaient d'escorte. Dix ont été coulés. Les dix autres sont parvenus à abriter les vengeurs de l'humanité. Et ces vengeurs ont débarqué à dix lieux de Londres. Ils se sont avancés en colonnes serrées, en une seule marche forcée, jusqu'aux portes de la cité. Le lord-maire est venu, précédé de son massier, en apporter les clefs sur un plateau d'argent au général Jamont, généralissime de l'armée française. Pas un soldat anglais ne s'est montré; l'Angleterre n'avait plus de soldats! Pas un canon anglais n'a tonné; l'Angleterre n'a jamais possédé de canons! La France vient d'exécuter une simple marche militaire dans une île de l'Océan!

Combien a coûté à la verte Albion cette fantaisie gauloise!

Oh! mon Dieu, pas grand 'chose.... Simplement son amour propre....

Nous sommes établis chez elle; nous buvons et nous mangeons à son ratelier.... Le vin est clairet et la chair est bonne.... Nous resterons à Londres jusqu'à ce qu'ils aient évacué l'Egypte!

Ils ont député des ambassadeurs partout, afin d'obtenir de l'aide. A Berlin, l'empereur Guillaume leur a répondu qu'il tenait trop à l'amitié de la France pour prendre parti contre elle. A Pétersbourg, Nicolas II leur a dit: «Vous vous êtes moqués de moi à La Haye, je ne me mêle pas de vos affaires.» A Rome, le roi Humbert s'est écrié: «Je vous rends la monnaie de votre pièce; quand j'ai été malheureux, vous m'avez abandonné; maintenant que c'est votre tour de l'être, c'est moi qui vous abandonne.» Les Etats-Unis d'Amérique, enfin, leur ont montré le buste de Monroe et ils leur ont tourné le dos avec une désinvolture inouïe.

Et le vingtième siècle a commencé, faisant courir le monde civilisé vers des destinées nouvelles, ouvrant un admirable champ à l'idée de justice, rendant aux armes et à ceux qui savent mourir le pas sur l'argent et sur ceux qui ne savent que se goberger de thé et de whisky!

La France, revenue à elle-même, rentrée dans sa voie naturelle, humanitaire par destination, justicière par vocation, attend qu'il plaise à quelques-uns de ses fils égarés de reconnaître que la république militante, audacieuse et fière est plus belle, plus noble, plus comptée, plus respectée que la république affalée, tendant le dos au monde afin d'être sûre d'y recevoir des coups de pied!

MARQUIS DE CASTELLANE,
Ancien député.

COMPTES RENDUS —DE— L'Athénée Louisianais.

Fascicule du 1er novembre 1899.

SOMMAIRE.

François Le Maire—Mémoire inédit sur la Louisiane.—Introduction, —M. le Dr G. Devron (Fin.)

Procès-verbaux.

Extrait des Manuscrits d'un Anglais habitant la Louisiane de 1719 à 1758—Rév. C. M. Widman, S. J.

De Bilexi à Beauvoir — Mlle Marie Dumestre.

La Violette—M. Gaston Doussan.

Est-ce le dernier ?

A Zara, en Dalmatie, vient de mourir un vieux menuisier français nommé Sambugnac, ancien soldat de l'armée de Soult. Il était, cela va sans dire, archi-centenaire, et possédait, disait-on, un trésor.

Le trésor consistait en un paquet de vieux papiers qui en vérité, ont une réelle valeur historique.

L'un de ces papiers, recueilli par M. Addobbatti, lieutenant-colonel commandant le régiment de landwehr de Brünn, a été adressé au musée de l'armée, à Paris. C'est une pièce des plus rares, petit carré de papier, sorte de billet de banque obsidional, portant imprimées les indications suivantes:

Place de Zara. — Papier de siège.—Billet de 1 franc (1:19. 1 de Venise). Bon pour la somme de un franc.

Et en marge:

Huitième série: 30,000 billets de 1 franc. Première section: No 8,870.

La pièce est timbrée du cachet de Soult portant ces mots: *Honneur militaire*, dans une couronne de laurier, et signée par le chef d'état-major du gouverneur de Zara: SAINT-RÉMOND.

Il est vraisemblable que le propriétaire de ce papier de siège, Sambugnac, était bien le dernier survivant de l'épopée.

Le Secret du Détroit.

Une autre expédition s'en va à la recherche du "secret du détroit". Depuis 400 ans ce secret est resté sans solution. De nos jours les géologues et les géographes ne croient pas qu'il y ait de cours d'eau reliant l'Atlantique au Pacifique. Le temps fut, croient ces savants, où les deux Continents étaient séparés. Il est des personnes qui trouvent le secret de la santé aussi difficile à découvrir. Trois mots l'indiqueront pourtant—Un bon estomac; et c'est là le secret que possède le Hostetter Stomac Bitter. Il guérit de la constipation, de l'indigestion, de la dyspepsie et de toutes les affections du foie et des rognons. Il guérit d'une manière permanente, et le soulagement qu'il donne est immédiat. Tous les pharmaciens le tiennent, et un timbre de Revenu recouvre le col de la bouteille.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

"Shore Acres", a fait salle comble, dès la première représentation, dimanche soir; il en a été à peu près de même, hier. La pièce est populaire d'ailleurs; elle a toujours attiré beaucoup de monde, non seulement à ses débuts, mais tout le temps de ses exécutions, et chaque fois qu'elle est remise en scène, c'est le même succès. C'est que l'idée qui domine la pièce est juste et plaît toujours au public américain.

Ajoutons que les principaux rôles sont brillamment enlevés par des artistes de talent, tels que M. Craig qui ne cherche pas à produire de grands effets et, pour cela même, réussit toujours.

Nous en dirons autant, sinon davantage, de Miss Marion Cullen, charmante dans son rôle d'Hélène. "Shore Acres" est une pièce américaine dans laquelle peu de place est laissé à la fantaisie; elle n'en obtient que plus de succès, parce qu'elle est bien interprêtée par des artistes qui savent ce qu'ils font.

THEATRE DE L'OPERA.

Pour pouvoir causer convenablement sur l'opérette et se rendre compte d'une œuvre de ce genre, il faut partir de cet axiome, qu'il n'y a de sensé que ce qui n'a pas le sens commun.

Dès le premier jour, l'opérette a été basée sur ce principe par Offenbach, qui en a été le créateur et, pour son bonheur, elle y est restée fidèle.

La donnée de la "Poupée" est une insanité; mais entre les mains d'un faiseur habile en ressources, d'un musicien plein de talent et de verve comme Audran et d'un metteur en scène habile comme M. Francioli, le maître de ballet, cela devient un prodige d'intelligence et d'esprit. On y marche de surprise en surprise, d'émerveillement en émerveillement.

Personne, à l'opéra, dimanche soir, ne croyait aux scènes abracadabrantes qui se déroulaient devant le public avec une étourdissante rapidité; et cependant tout le monde riait et battait des mains, parce que tout cela était drôle, amusant.

Au fond, cette comédie qui est étincellante d'esprit, n'a été montée que pour nous procurer les délices d'un ballet comme nous n'en avons jamais vu à la Nouvelle-Orléans.

Ces exhibitions d'automates de contrebande qui se terminent par un ballet infernal, ont enlevé le public haut la main. Cette représentation fait le plus grand honneur à M. Francioli qui, dès le premier jour, s'est posé en véritable maître du genre. Il faut aussi féliciter Mlle de Consoli, qui a fait preuve d'un véritable talent et d'une merveilleuse souplesse dans ses deux rôles de Bébé et de nous ne savons plus quelle Espagnole. Allons, mesdames et messieurs de l'opérette, voilà un brillant début. Il promet; surtout il vous engage. Continuez comme vous avez commencé et nous vous promettons un succès étourdissant, "sic itur ad astra".

Du reste, la journée—une journée exceptionnellement heureuse—avait bien commencé par une seconde représentation de "Faust", qui avait permis à M. Bonnard de s'affirmer comme ténor de grâce de premier ordre. Il a admirablement détaillé son arietta de l'acte du jardin.

Nous devons féliciter chaleureusement la direction d'avoir su conquérir deux chanteurs de valeur comme MM. Rossel et Zéry, deux doublures, comme on dit au théâtre, mais qui n'ont rien à redouter de leur comparaison avec les rôles principaux.

Quant à Mme Berthet, elle nous a donné une excellente Marguerite. Encore une doublure, Mme Berthet. Nous nous permettons de dire qu'il y a parfois des doublures de soie qui valent bien l'étoffe de drap.

Ce soir, première de "Roméo et Juliette", avec M. Bonnard, Madier de Montjau, Mme Savine et MM. Beuxman, Rossel et Dambrine.

Jeudi, jour d'actions de grâce, "Sigurd" avec M. Gauthier; le soir "Faust" avec M. Bonnard et Mme Madier de Montjau.

GRAND OPERA HOUSE.

Excellent choix de pièce que celle de "An Enemy to the King"; elle nous reporte aux temps des guerres de religion, si féconds en actes d'héroïsme. Le drame est bien fait, très mouvementé. Une fois de plus, la troupe Baldwin-Melville s'est fait applaudir; elle est devenue parmi nous extrêmement populaire. On sait maintenant qu'elle peut aborder les pièces les plus difficiles sans broncher, sans la moindre faiblesse. M. Farnum a merveilleusement bien incarné le personnage de De Launay; il a eu des mouvements superbes et s'est acquis de nouveaux titres à l'estime du public.

Quant à Miss Esther Lyon, bien qu'elle soit accoutumée aux succès, celui qu'elle remporte, depuis deux jours, doit lui être sensible; les applaudissements nous ont paru, hier, plus chaleureux qu'à l'ordinaire.

THEATRE TULANE.

La seconde semaine de Miss Nethersole a commencé, hier soir. Comme il fallait s'y attendre, il y avait salle comble. Miss Nethersole a fait sa marque à la Nouvelle-Orléans; on n'y oubliera pas sa venue.

Pour cette semaine, les représentations sont plus variées que la dernière.

Voici le programme, à partir de ce soir mardi: "The Profligate"; mercredi et vendredi soir "Camille", jeudi soir et samedi en matinée, la seconde Mme Tanqueray". Nous ne connaissons pas encore la pièce d'adieu de Miss Nethersole.

MOTS POUR RIRE

Au fumoir.

Balzac a raison, selon moi: la vraie femme, c'est la femme de trente ans.

—Oh! certainement.... à condition qu'elle n'en ait pas quarante!

En réglant l'addition.

—Mais, garçon, vous me donnez deux francs de moins....

—C'est possible, monsieur; il m'arrive souvent de me tromper.... quelquefois sans le faire exprès....

Question de l'admission de M. Roberts, de l'Utah, à la Chambre.

Presse Associée.

New York, 27 novembre—Une dépêche de Washington, au Herald, dit que la majorité des représentants élus arrivés à Washington, est opposée à l'admission de Bringham H. Roberts, de l'Utah, à la Chambre.

D'après certaines conversations avec eux, il semble résulter que M. Roberts ne prendra pas son siège du tout, ou qu'après avoir été admis provisoirement pour se défendre, il sera expulsé, après un rapport chargé de régler cette affaire.

Mais M. Roberts aura des défenseurs dans la Chambre, qui invoqueront les principes et se feront ses champions.

N'usez pas votre vie en fumant et en chiquant du tabac.

Pour abandonner facilement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du magnétisme, être plein de vie, nerveux et vigoureux prenez No-To-Bac, le merveilleux rénovateur qui rend forts les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens, 50 cts ou $1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Adresse Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

71 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

V

LES AVEUX DE LA BORGNE.

Suite.

—Oui.

—Pourquoi faire?

—Pour que monsieur.... qu'est là.... prenne dedans un papier... c'est dans mon jupon.

—Bon, je vais vous l'apporter.

La Borgne attendit un instant, regardant la sœur s'éloigner, puis elle reprit, plus vite... comme si elle craignait de ne pouvoir tout dire:

—Dans la doublure.... l'engagement à Julot.... vous le prendrez.... je le rends,... j'en aurai plus besoin,.... pas vrai?

Sans répondre un seul mot, M. Jacques attendit que la sœur revint avec le vêtement demandé.

Puis il le prit, le retourna, fouilla fébrilement la doublure, et trouva le précieux papier qui, heureusement, n'avait pas été coupé lorsqu'on avait retiré les vêtements de la blessée.

—C'est ça..... approuva la Borgne.

Maintenant,.... plus qu'une chose,.... en échange?....

—Laquelle?

—Vous me ferez enterrer,.... dans le cimetière de Blesmes,.... qu'on ne me jette pas dans un trou,.... comme un chien.

J'étais du pays.... je serai dans la terre.... où sont mes parents!....

En disant cela, un gémissement douloureux sortit de la poitrine oppressée de la Borgne, un spasme secoua ses membres frissonnants.

Et de sa gorge, étranglée par une sorte d'émotion suprême, un râle sortit, âpre, pénible.

Profondément impressionné par cette scène lugubre, M. Jacques répondit très doucement:

—Je vous le promets....soyez tranquille.

—Et puis.... et puis.... reprit encore la Borgne de plus en plus affaiblie.... vous me pardonnerez.... au nom de tout le monde.... vous ne direz pas.... ce que j'ai fait?....

—Je vous pardonne.... pauvre femme! répondit solennellement M. Jacques, en étendant la main sur elle, tandis qu'une larme perlait à ses cils.

—Alors....adieu ...envoyez-moi M. le curé.... c'est tout!

Et ce dernier effort d'énergie accompli.... la Borgne agonisante, ferma les yeux, en proie à une dangereuse syncope.

—Vite, secourez-la! s'écria M. Jacques, à la sœur infirmière.

Et tandis qu'on s'empressait autour de la mourante, il sortit rapidement de l'hôpital le cœur oppressé d'une effroyable crainte, en songeant à Mme de Presles.

Comment la faire prévenir, sans informer la justice qu'il désirait ne pas mêler directement à cette affaire.

Pourtant il tenait absolument à protéger la comtesse, mais sans qu'elle connût son existence.

Il s'en fut demander conseil à son beau-frère qui, lui, fut d'avis, au contraire, de se rendre sans délai chez le procureur de la République et de lui dire tout ce qui avait trait à la présence possible des assassins au château.

Mais lorsqu'ils arrivèrent, le magistrat était absent; il venait de se rendre à l'hôpital.

Ils durent s'adresser à son secrétaire, un jeune avocat du pays, qu'ils mirent en peu de mots indispensables au courant de la situation.

—Malheureusement, messieurs vous arrivez trop tard, leur répondit le jeune homme, des perquisitions ont été faites, dès ce matin, à la ferme des Fresnes et au château du Roc, mais sans résultat.

On supposait, en effet, d'après les vagues renseignements qui nous avaient été fournis cette nuit, par le filleul de Mme de Presles qui, le premier, a secouru la victime, que les deux assassins avaient pu se cacher dans les environs, ou même dans les dependances du château.

Mais si nous ne les avons pas trouvés là, nous sommes sur leurs traces.

Mme la comtesse de Presles, tout en nous informant que l'un de ces deux misérables — hébergé par elle pendant quelques jours, pour des motifs personnels que connaît seul M. le procureur — avait disparu, a bien voulu nous fournir en même temps des signalements exacts.

Ce qui est certain, c'est que, pincés ou non, ils ne reparaîtront pas dans le pays, soyez tranquilles à cet égard.

Sur cette affirmation rassurante, M. Jacques et son beau-frère se retirèrent, soulagés tous deux de l'effroyable crainte un instant éprouvée.

Puis ils prirent ensemble leur repas du soir, presque sans parler, absorbés par de profondes réflexions.

Vers la fin du dîner ils apprirent de la bouche d'une sœur, spécialement envoyée pour les prévenir, la mort de Rosalie la Borgne, emportée par la fièvre.

M. Jacques donna aussitôt des instructions pour que l'enterrement eût lieu à ses frais, et aussi pour que l'inhumation fût faite au cimetière de Blesmes, comme il l'avait promis.

Ensuite, comme Doltaire devait recevoir, le soir même, maître Dallebois que monsieur Jacques ne voulait pas rencontrer, ce dernier se retira dans son appartement.

Le lendemain, il prenait le train de Paris qui part à huit heures dix de Château-Thierry.

Ils retournait au plus vite vers André, impatient de le voir assez fort pour lui apprendre quel lien doux et puissant l'unissant à lui.

VI

DALLEBOIS RETROUVE SA FILLE

La veille de son retour à Paris, et dès que le dîner fut terminé, monsieur Jacques se retira, pour éviter de se rencontrer trer avec Dallebois, convoqué par Doltaire.

Ce dernier fit alors prier Madeleine de venir le voir dans son cabinet, sans perdre un instant.

—Mademoiselle, lui dit-il, en se levant avec empressement, aussitôt qu'elle parut, veuillez m'excuser de ne pas être allé vous trouver moi-même; mais les circonstances toutes spéciales que nous traversons permettent l'exclusion de certaines formes de galante politesse.

J'attends ici votre père d'une minute à l'autre, et je ne voulais pas m'éloigner de cette pièce où je dois le recevoir.

—Mon père, ici? interrogea Madeleine très étonnée.

—Mais oui; monsieur Jacques, mon associé, ne vous a-t-il pas informé tantôt de la démarche que nous tentions auprès de lui, en votre faveur.

—Si, monsieur, mais je ne m'attendais pas à cela si vite.

—Eh bien! mon enfant, il va venir tout à l'heure, et j'ai voulu vous voir avant, simplement pour vous prier de ne vous point coucher à présent, de façon à être prête à venir à mon premier appel, si, comme je l'espère, je réussi.

—Je comprends, monsieur, et je vous remercie à l'avance de ce que vous allez faire pour moi, que vous connaissez à peine.

Je vais, si vous me le permettez, me tenir dans le petit salon, où j'attendrai.

—C'est cela ma chère enfant.

Allons, allons, courage, ajouta l'usinier, en voyant la jeune fille pâlir d'anxiété.

Comptez sur moi, tout ira bien, j'en suis sûr.

Puis il reconduisit Madeleine jusqu'au seuil, vint se rasseoir devant le large bureau de palissandre où s'entassaient les dossiers et les plans et se mit à songer.

Il se trouvait ramené, par la prévision d'un dénouement prochain, au drame intime qui se jouait mystérieusement depuis vingt ans, et dont les scènes principales se déroulaient maintenant sous ses yeux.

Depuis quelques mois il s'y trouvait activement mêlé, et cela n'avait pas été sans le distraire de l'obsédante pensée de son long isolement moral; pensée qui revenait à présent plus amère et plus cruelle.

Durant les derniers temps écoulés, il avait été tout occupé de la présence de son beau-frère; son esprit et son cœur, avides de faire le bien pour les autres, avaient trouvé en ces circonstances, pourtant douloureuses, des aliments nouveaux, aussi la très douce possibilité de se dépenser un peu.

C'était une sorte d'issue qui s'était offerte d'elle-même à ses besoins d'affection, de tendresse même, et de dévouement; mais il